

MON AMI JACQUES

J'avais un ami qui s'appelait Jacques, ni plus ni moins qu'Offenbach, mais il n'était pas musicien ; sans cela, il aurait eu tous les défauts.

Comment il était devenu mon ami est chose facile à expliquer : nous avions été gamins ensemble.

De mon temps, les enfants étaient des enfants, jouant aux billes ou à la toupie, et non de petits hommes parlant du Mobilier ou de la Patti. Était-ce un bien ou un mal ? Les enfants d'autrefois valaient-ils mieux que ceux d'aujourd'hui ? Cela importe peu à mon histoire.

Un jour, un autre gamin battait Jacques. Jacques était petit, faible, et peut-être un peu lâche : il se défendait mollement. J'arrivai et je délivrai Jacques de son agresseur, non sans laisser dans la lutte un morceau de mon pantalon, ce qui me valut le soir un sermon en plusieurs points. Tout le monde sait qu'un petit garçon qui laisse des débris de son pantalon le long du chemin finira un jour sur l'échafaud.

Jacques me dit :

— Hier, tu m'as sauvé la vie.

Je ne puis dire à quel point je fus fier, du haut de mes dix ans, d'avoir sauvé la vie à mon semblable.

Quand je dis mon semblable, c'est une manière de parler, car Jacques était petit, laid, sale et mal peigné. Mais enfin, selon l'Évangile, c'était mon semblable.

* *

A partir du jour où j'avais sauvé Jacques, il devint mon ami intime.

Dans ma ville on s'étonnait bien un peu de voir un petit garçon *très bien*, frayer avec le fils d'un cordonnier ; mais ma mère disait avec orgueil :

— Mon fils n'est pas fier.

Et mon père qui était, quoique gentilhomme, né d'un vieux sang régicide, ajoutait :

— Tous les hommes sont égaux.

Jacques, mon ami Jacques, était devenu le commensal du logis, et lorsque quelqu'un demandait :

— Quel est donc cet enfant ?

On répondait :

— C'est le *petit* auquel Antoine a sauvé la vie, ce qui ne laissait pas de me donner un grand relief aux yeux des étrangers.

A partir de ce moment, il faut bien l'avouer, je devins la victime de Jacques.

A la pension, j'étais obligé de le défendre, et, comme il avait un très mauvais caractère, j'attrapais force calottes et coups de poings ; mais que voulez-vous ? je ne pouvais laisser battre mon protégé.

Jacques, à chaque instant, me demandait des plumes, du papier ou des crayons ; je me privais pour lui donner ce qu'il me demandait, parce qu'on n'a pas sauvé la vie à son semblable pour le voir humilier devant ses contemporains.

Je quittai le collège et je perdis Jacques de vue. Ce fut le plus beau temps de ma vie. Ça ne devait pas durer.

Un jour que je me promenais tout pensif dans ma pauvre petite chambrette de la rue Saint-Jacques, j'entendis frapper. On ouvrit la porte, et je reconnus Jacques que je n'avais pas vu depuis huit ans. Il venait à Paris chercher une place dans le commerce. Certes, si c'était été tout autre, je l'aurais mal reçu. Ma qualité de poète m'interdisait toute amitié envers un commis, mais Jacques était mon protégé !

— Mon pauvre vieux, me dit-il en entrant, tu vas me sauver la vie une seconde fois.

— Que faut-il faire ? demandai-je.

— Mon Dieu, une chose bien simple, partager aujourd'hui comme autrefois : je suis sans place, et j'ai compté. . .

— Tu as bien fait, lui dis-je : je suis bien malheureux, mais quand il y en a pour un il y en a pour deux, mon bon Jacques. Déjeunons.

Jacques mangea tout mon déjeuner, mais il me paya bien.

— Vois-tu Antoine, me dit-il quand il eut tout dévoré, je ne suis qu'un pauvre diable sans sou ni maille ; je n'ai ni ton esprit, ni ton savoir, mais vois-tu, je me jetterais au feu pour toi.

Tant d'humilité et de dévouement me touchèrent, et je répondis :

— Mon bon Jacques, l'amitié est la richesse de ceux qui n'ont rien.

Cela dura dix-huit mois.

Jacques me répétait tous les jours :

— Vois-tu, Antoine, je voudrais me jeter au feu pour toi.

Et j'étais tout attendri.

— Pauvre Jacques, me disais-je, quelle nature d'élite !

Un soir, le père Millet — un brave homme cependant, mais on se lasse de tout — le père Millet me dit :

— M'sieu Antoine, vous êtes un brave garçon ; pourtant, je ne peux pas toujours vous loger pour rien : je ne veux pas garder vos effets, cherchez-vous une autre chambre ; vous me paierez quand vous voudrez.

— Je vous paierai un jour ou l'autre, lui dis-je, et il me répondit :

— Je le sais bien.

Je l'aurais embrassé. Pauvre et cher gargonier : que n'ai-je la plume de Byron ou de notre grand poète Lamartine, pour vous rendre célèbre en récompense de votre grandeur d'âme ! Bien peu d'hôteliers eussent agi comme vous.

Le lendemain, je fis mon petit paquet et j'attendis Jacques. J'avais formé le dessein de le prier d'opérer le déménagement. Jacques ne vint pas.

Je déménageais seul ; j'étais bien triste. C'est que, lorsqu'on a mangé la misère à deux, et que tout à coup on se trouve seul, comme cela, sans y avoir pensé, ça vous met du noir dans le cœur.

* *

Il y avait plus d'un an que je rimais dans la rue Clovis, lorsqu'un dimanche j'aperçus Jacques qui allait à la Chaumière.

Il était tout flamant neuf, et ses bottes luisaient comme un soleil. Je n'osais l'aborder, mais il vint à moi.

— Je voyais que je t'étais à charge, me dit-il, je suis parti.

— J'ai été bien malheureux, lui répondis-je, pourquoi ne pas m'avoir averti ?

— Tu n'aurais pas voulu me laisser aller, et je ne pouvais t'être à charge plus longtemps.

— A charge, que veux-tu dire ?

— J'entends, tu comprends, que moi qui me jetterais au feu pour toi, je ne pouvais pas éternellement te priver de la moitié de ton pain. Adieu, je te reverrai.

— Pauvre Jacques, m'écriai-je en m'en allant, quel noble cœur !

Un jour que le rédacteur en chef du *Forban* m'avait compté quarante-sept francs, je les vois encore, deux louis en or, une pièce de cinq francs en argent et quatre pièces de dix sous, je traversais tout léger le cloître Benoît.

— O Jacques ! me disais-je, bon Jacques, pourquoi es-tu parti ? Où es-tu, maintenant que la fortune me sourit, que la gloire frappe à ma porte ?

— Bonjour, Antoine, me dit une voix timide.

C'était Jacques. Oh ! qu'il avait l'air malheureux. Son paletot n'avait plus que deux boutons, peut-être même était-ce deux boutons qui n'avaient plus de paletot.

— D'où viens-tu, *povero* ! criai-je en lui tendant les mains.

— Je ne sais et j'y retourne, répondit Jacques ; le *Sigge de Bagdad* a fait faillite, je suis sur le pavé.

— Viens.

— Mais. . .

— Viens.

— J'accepte, mon bon Antoine, et sans scrupule, parce que tu sais que je me jetterais au feu pour toi.

Jacques resta avec moi durant quelques mois. Un matin, je lui dis :

— Mon pauvre vieux, notre sort est semblable : tu étais dans la nouveauté, moi dans la vieillesse ; le *Forban* a fait comme le *Sigge de Bagdad*, nous allons nous serrer les côtes.

Le soir, Jacques avait disparu. Il était si délicat, qu'il n'avait pas voulu m'être encore à charge.

Cette fois, par exemple, je vis la vraie misère de près.

Les journaux ne voulaient que des noms connus, et pour être connu il fallait se faire connaître. Qu'allais-je devenir ?

Comme je m'adressais cette horrible question, j'entendis des gens qui se moquaient de moi parce que j'étais fort mal mis, je dois en convenir. Je me retournai et je reconnus Jacques en compagnie de deux ou trois jeunes gens.

— C'est toi, pauvre Antoine ! me dit-il, comme te voilà fait.

J'avoue que j'allais lui dire des choses dures lorsqu'il s'écria :

— Messieurs, celui que vous voyez là, sera un jour un grand homme, n'en doutez pas. Je vous présente un ami qui m'a sauvé la vie quand nous étions enfants, et qui a été pour moi un bon camarade quand nous étions grands ; il va dîner avec nous.

— Merci, répondis-je, j'ai diné.

Je disais à peu près la vérité, j'avais diné comme à l'ordinaire.

Jacques me prit par le bras et laissa ses compagnons passer devant.

— Viens donc, me dit-il.

— Non, je suis ridicule.

— Ecoute, brave ami, je suis depuis deux mois à la *Ville de Carcassonne*. Je n'ai pas encore pu faire d'économies, mais dans un mois j'irai te voir et alors. . .

— Tu ne me dois rien.

— Je te dois tout, mais cela ne me pèse pas, va, mon bon Antoine, pour toi, vois-tu, je me jetterais au feu.

Je ne dinai pas, mais je rentrai chez moi le cœur tout joyeux ; c'est si bon de trouver des gens reconnaissants.

* *

Cependant Jacques ne vint pas. Je n'entendais plus parler de lui depuis dix-huit mois ; aucun de nos compatriotes ne savait ce qu'il était devenu.

Un matin j'aperçus une espèce de Chodruc-Duclos dans les Champs-Élysées. C'était Jacques.

— Comment, c'est toi ?

— Oui, mon ami, me dit-il : la *Ville de Carcassonne* a fait faillite ; je suis entré au *Grand Kléber*, mais il a liquidé.

On ne vit jamais pareille infortune. Quand le malheur s'attache à un homme, on dit qu'il le suit partout. Ce n'est pas vrai, il le précède.

J'emmenai Jacques chez moi.

— Il est donc écrit, me dit-il, que tu me sauveras toujours la vie ?

— N'en ferais-tu pas autant pour moi ?

— Oh ! je me mettrais au feu.

Ma position s'était améliorée, je faisais quelques travaux pour les libraires, et un vieux filou de la place de la Bourse me faisait faire des vers pour des clients inconnus. Il me les payait un sou, les revendait dix, et tout le monde était content.

Jacques aurait pu m'aider un peu, les vers que je faisais étaient si mauvais, mais il me disait lorsque je lui touchais quelques mots de mon désir :

— Je me jetterais au feu pour toi, mon Antoine, tu le sais, mais ne me demande jamais de trouver une rime.

Un jour je lui dis :

— Bon Jacques, j'ai passé la nuit, va donc porter cela à l'imprimerie.

Il me répondit :

— Mon bon Antoine, tu sais que je me jetterais au feu pour toi, mais, malgré mon désir de t'être utile, je ne saurais passer pour ton domestique.

C'était juste, il avait raison. J'allai à l'imprimerie.

Le vieux filou de la place de la Bourse mourut ; la librairie allait mal.

Jacques qui, je l'ai déjà dit, était fort délicat, disparut encore.

Un matin je le trouvai fumant un cigare à la porte d'un magasin de mercerie.

— Que fais-tu là, bon Jacques, lui demandai-je ?

— Je suis chez moi, me dit-il.

— Comment ?

— J'ai épousé la mercière.

— Mille Minette ?

— Elle-même.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Oh ! s'écria Jacques, je sais ce qui te fait rire.

— Tu te trompes.

— Non, mais à tout péché miséricorde.

— Tu es heureux ?

— Oui ; les affaires vont bien.

— Je ne t'en dirai pas autant.

— Mon bon Antoine, reprit-il, tu sais que je me jetterais au feu pour toi, mais tu comprends que je ne puis te recevoir chez nous.

C'était juste. D'ailleurs, j'avoue que j'aurais été bien gêné avec cette pauvre Minette.

Pas heureuse, cette petite mercière ! Jacques eut bientôt mangé son fonds et elle fut obligée de retourner travailler en ville.

— Ma femme était une coquine, me dit Jacques. Je l'ai laissée, je veux vivre désormais indépendant, je travaillerai.

* *

En attendant une position, Jacques demeurait avec moi, comme autrefois. Je n'étais pas trop content, mais il me répétait sans cesse :

— Bon et cher Antoine, sans toi qu'aurais-je fait, que serais-je devenu dans la vie ? Enfant, tu me défendais ; jeune homme, tu partageais ton pain avec moi ; homme, tu m'abritais sous ton toit, ta table est la mienne, ton foyer est mon refuge ; mais je ne suis pas un ingrat, va, je me jetterais au feu pour toi.

— Eh bien ! lui dis-je un jour, rends-moi un service signalé, va vite porter cette lettre au rédacteur en chef de l'*Etoile du soir* : il m'offre une place de chroniqueur que j'envie depuis longtemps, et il me demande une réponse sur l'heure.

— J'y vole, s'écria Antoine avec enthousiasme.

Je m'habillai et je courus à l'Odéon, où il y avait une première représentation.

Pendant un entr'acte, j'aperçus le rédacteur en chef de l'*Etoile du soir*, j'allais lui adresser mes remerciements.

— Il n'y a pas à me remercier, me dit-il sèchement, je vous avais demandé une réponse sur le champ, vous ne m'avez pas répondu ; tant pis pour vous, j'ai donné la place à Isidore Grattesel.

Je partis atterré.

En regagnant mon logis, j'aperçus Jacques qui mangeait des prunes chez la mère Moreau et qui haranguait les masses.

— Quoi ! m'écriai-je en allant à lui, tu n'as pas porté ma lettre ?

— Ami Antoine, me répondit-il en trébuchant, je suis l'homme des grands dévouements, et je ne suis pas un commissionnaire, moi. Demande-moi de me jeter au feu pour toi, je m'y jetterai ; mais ne me demande jamais de porter une lettre.

J'eus envie de le tuer, mais je me retins ; ce fut un tort ; mais qui n'a pas péché une fois dans sa vie ?

— Ami Jacques, lui dis-je, quitte mon bras et va où tu voudras ; j'ai besoin d'un ami, et comme je tombe rarement au feu, je n'ai que faire d'un pompier.

— Je comprends, répondit Jacques ; maintenant que tu es arrivé, tu lâches tes amis ; même ceux qui se jetteraient au feu pour toi.

JULES NORIAC.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un feuilleton très intéressant qui a pour titre : **Amour et Larmes**, par MARY.

LES MAIRES DE MONTRÉAL

La récente élection du maire donne de l'intérêt à la liste suivante que nous publions. C'est celle de tous les maires qui ont rempli la charge importante de premier magistrat de Montréal depuis la constitution légale de la ville :

Jacques Viger	1833
Hon. Peter McGill	1840-43
Jos Bourret	1843-45
Hon. James Ferrier	1845-47
John E. Mills	1847-48
Jos. Bourret	1848-49
G. R. Fabre	1849-51
Chas Wilson	1851-54
Wolfred Nelson	1854-56
Henry Starnes	1856-58
C. S. Rodier	1858-62
Hon. J. L. Beaudry	1862-66
Hon. Henry Starnes	1866-68
Wm Workman	1868-71
C. J. Coursol	1881-73
M. Cassidy	1873
Aldis Barnard	1873-75
W. H. Hingston	1875-77
Hon. J. L. Beaudry	1877-79
Sévère Rivard	1879-81
Hon. J. L. Beaudry	1881-83

POUR LES ORPHELINS PAUVRES

C'est aujourd'hui qu'a lieu, dans la salle Nordheimer, la grande soirée dramatique et musicale, donnée par des dames et des messieurs appartenant à des sociétés de charité. Les profits de cette soirée seront versés dans la caisse de l'Asile des Orphelins Catholiques de Montréal.

Cette institution, qui fait tant de bien, a droit à beaucoup de sympathie. Espérons qu'elle ne lui fera pas défaut.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.